

en Prince un confident. Elle lui parlait comme l'aurait fait Jules. C'était du moins ce qu'elle imaginait.

Elle lui donnait de la guerre les maigres nouvelles grappillées au village. On sait si peu, lui murmurait-elle pour finir, désespérée de ce silence singulier des armées, et se justifiant de ce désespoir. Que leur cachait-on ? Y avait-il tant d'horreurs à dissimuler ? Elle devenait suspicieuse comme une épouse trompée, et maligne, pressentant quelles manigances se tramaient déjà pour faire mourir les hommes sans tuer l'esprit guerrier du peuple. Prince écoutait Félicité, tout déconfit, sensible au moindre changement d'humeur de celle qui appartenait au maître.

À sa façon, il était le seul qui prenait en lui l'inquiétude de la jeune femme. Ni Julia, ni Petit-Louis ne voulaient rien entendre. Tout allait bien. Jules était solide. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles... Étaient-ils donc, elle et eux, dans des camps opposés ? se demandait Félicité. Ils sont pour la guerre et moi je suis pour la vie, se disait-elle. Je m'en émerveille, je sais que seule la vie compte. Nous sommes si différentes ! pensait-elle en voyant vivre sa belle-mère. Lorsque Félicité serrait son fils dans ses bras, ce spectacle n'amenait pas un sourire sur le visage de Julia. Lorsque Félicité se plaignait de l'absence de Jules, Julia haussait les épaules et Petit-Louis disait : Je suis là, moi. Comme si cela pouvait être un réconfort pour une épouse de tenir le beau-frère un peu simplet plutôt que le bon mari. Alors elle mesurait les distances : sa belle-mère était déjà du côté de la mort et le jeune beau-frère encore du côté de la bêtise. Jules avait été la seule chose pour les rapprocher et même, rien n'était moins sûr. Il avait peut-être été ce qui les divisait. Comme Julia avait peu de sagesse ! Prendre encore les armes à son âge, saborder tous les bonheurs au lieu de goûter la simplicité paisible des jours d'ici. Pas étonnant qu'elle entonnât tous

les refrains de cette guerre. Elle farcissait la tête de Petit-Louis avec ses sottises. Ils croyaient tout ce qu'ils entendaient : l'ennemi était sauvage et barbare, nos soldats défendaient la civilisation. C'est prouvé que les Allemands coupent les mains des enfants, disait Petit-Louis. Qui te fait croire des choses comme ça ? disait Félicité. Tu penses peut-être que les Allemands n'ont pas d'enfants ? disait-elle. Mais c'était peine perdue. Les fantasmes patriotiques l'emportaient. La propagande avait déjà commencé. Des affiches commençaient de circuler. *Silence !! Ne parlez pas de la guerre. Nos ennemis nous écoutent.* Julia mettait son index sur ses lèvres dès qu'une opinion lui déplaisait. Le bon prétexte ! pensait Félicité. Mais ce n'était pas encore le pire. Des croyances invraisemblables trouvaient leur place. L'ennemi avait une odeur pestilente, preuve de son affreuse nature. Même cette bêtise, protestait Félicité, même celle-là, ils la croyaient ! Prince la regardait s'emporter. Ses yeux doux désamorçaient les colères. Tu comprends tout ! lui disait Félicité. Elle s'émerveillait de l'intelligence de ce compagnon. Et elle éprouvait pour son mari gratitude et admiration : elle avait le sentiment qu'il lui avait laissé un cadeau. Mais ce cadeau accroissait son souci.

Prince aimait Jules à ce point de l'amour où l'on égare sa vie. Ce chien était capable de mourir de chagrin, pensait Félicité. Elle l'avait toujours su ! N'avait-elle pas prévenu Jules ? Celui-là, il en mourra ; aussi sûr que moi je t'attendrai, lui se languira. Elle s'entendait encore dire ces mots à son mari, debout au milieu de la cuisine, pendant qu'il cherchait son livret dans le vaisselier. L'avait-il seulement crue ? Il ne l'avait pas voulu. On ne voit pas si souvent mourir de chagrin ! Il est aisé de croire que ça n'existe pas. Est-ce pourquoi on rechigne à savoir les animaux capables de ce sacrifice ? Mais Prince avait donné sa vie au maître. Et il